

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1928

THÈSE

69

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

Elise PAUC

Ancienne Externe des Hôpitaux de Paris

Née le 12 Septembre 1898, à Trizac (Cantal)

DE QUELQUES MÉDECINS

ET DE LA

Faculté de Médecine d'Avignon

Président de Thèse : M. le Professeur MÉNÉTRIER

PARIS

Librairie Médicale et Scientifique

Veuve Jules ROUSSET

1, RUE CASIMIR-DELAUVIGNE, 1

1928

NÉE 1928

THÈSE

N°.....

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

Elise PAUC

Ancienne Externe des Hôpitaux de Paris

Née le 12 Septembre 1898, à Trizac (Cantal)

DE QUELQUES MÉDECINS

ET DE LA

Faculté de Médecine d'Avignon

Président de Thèse : M. le Professeur MÉNÉTRIER

PARIS

Librairie Médicale et Scientifique

Veuve Jules ROUSSET

1, RUE CASIMIR-DELAVIGNE, 1

1928

I. — PROFESSEURS

Le Doyen M. ROGER

MM.

Anatomie	ROUVIÈRE.
Anatomie médico-chirurgicale	CUNEO.
Physiologie	ROGER.
Physique médicale	STROHL.
Chimie organique et chimie générale	DESGREZ.
Bactériologie	LEMIERRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale ..	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	Marcel LABBÉ.
Pathologie médicale	SICARD.
Pathologie chirurgicale	LECÈNE.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	LÉPER.
Hygiène	Léon BERNARD.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	MENÉTRIER.
Pathologie expérimentale et comparée	RATHERY.
Clinique médicale	CARNOT.
	BEZANÇON.
	ACHARD.
	WIDAL.
Hygiène et clinique de la première enfance ..	MARFAN.
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	JEANSELME.
Clinique des maladies du système nerveux ..	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	TEISSIER.
Clinique chirurgicale	DELBET.
	HARTMANN.
	LEJARS.
	GOSSET.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	LEGUEU.
Clinique d'accouchements	BRINDEAU.
	COUVELAIRE.
	JEANNIN.
Clinique gynécologie	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie ..	OMBRÉDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	VAQUEZ.
Clinique oto-rhino-laryngologique	SEBILEAU.
Clinique thérapeutique chirurgicale	DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.
Professeur sans chaire	BRANCA.



II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

Pathologie médicale	ABRAMI.
Neurologie et Psychiâtrie	ALAJOUANINE.
Pathologie médicale	AUBERTIN.
Pathologie chirurgicale	BASSET.
Pathologie médicale	BAUDOUIN.
Physiologie	BINET.
Chimie biologique	BLANCHETIÈRE.
Pathologie chirurgicale	BROCCQ.
Pathologie médicale	BRULÉ.
Pathologie chirurgicale	CADENAT.
Pathologie médicale	CHABROL.
Histologie	CHAMPY.
Pathologie médicale	CHIRAY.
Pathologie médicale	CLERC.
Hygiène	DEBRE.
Physique	DOGNON.
Pathologie médicale	DONZELOT.
Médecine légale	DUVOIR.
Obstétrique	ÉCALLE.
Pathologie médicale	FIESSINGER.
Pathologie expérimentale	GARNIER.
Pathologie chirurgicale	GATELLIER.
Pathologie médicale	HARVIER.
Urologie	HEITZ-BOYER.
Anatomie	HOVELACQUE.
Pathologie médicale	HUTINEL.
Parasitologie	JOYEUX.
Chimie biologique	LABBÉ (Henri).
Pathologie chirurgicale	LARDENOIS.
Oto-rhino-laryngologie	LEMAITRE.
Anatomie pathologique	LEROUX.
Obstétrique	LÉVY-SOLAL.
Pathologie mentale	LIERMITE.
Pathologie médicale	LIAN.
Pathologie chirurgicale	MATHIEU.
Obstétrique	METZGER.
Pathologie chirurgicale	MONDOR.
Pathologie chirurgicale	MOURE.
Histologie	MULON.
Bactériologie	PHILIBERT.
Pathologie chirurgicale	QUENU.
Physiologie	RICHET Fils.
Dermatologie et syphiligraphie	SÉZARY.
Pathologie médicale	VALLERY-RADOT.
	(Pasteur)
Obstétrique	VAUDESCAL.
Ophthalmologie	VELTER.
Histologie	VERNE.

III. AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE POUR LE SERVICE DES EXAMENS

	MM.
Pathologie médicale	GOUGEROT.
Obstétrique	DEMLIN.
Obstétrique	LEQUEUX.
Obstétrique	GUENIOT.
Histologie	RETTERRER.
Pathologie médicale	TANON.
Physique	ZIMMERN.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE A TITRE PERMANENT

	MM.
Clinique chirurgicale	AUVRAY.
Clinique chirurgicale	ALGLAVE.
Clinique chirurgicale	CHEVASSU.
Clinique médicale	LAIGNEL LAVASTINE.
Clinique obstétricale	LE LORIER.
Clinique médicale infantile	LEREBOULLET.
Clinique médicale	LÉRI.
Clinique chirurgicale	MOCQUOT.
Clinique chirurgicale	PROUST.
Clinique chirurgicale	SCHWARTZ.
Clinique médicale	VILLARET.

V. — CHARGÉS DE COURS

	MM.
Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes	MAUCLAIRE, agrégé.
Stomatologie	FREY.
Education physique	CHAILLEY-BERT.
Radiologie clinique	LEDoux-LEBARD.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PRÉSIDENT DE THESE
MONSIEUR LE PROFESSEUR MÉNÉTRIER

Chevalier de la Légion d'Honneur
Membre de l'Académie de Médecine

A MES PARENTS

A MES MAITRES

INTRODUCTION

L'Université d'Avignon fut créée en 1303 par une bulle de Boniface VIII. On devait y enseigner le droit canonique et civil, la médecine et les arts libéraux. Cette Université était destinée à connaître quelque splendeur.

Elle eut de nombreux élèves et compta des personnages célèbres.

Moins heureuse que sa cadette et sa rivale d'Aix, fermée comme toutes les écoles en 1793, elle ne devait jamais se rouvrir. Dès sa création, la Faculté de droit fut prospère. Cet enseignement et celui de la théologie était dès lors assez développé pour que la bulle ne fit que sanctionner un état de fait.

Il n'en était pas de même pour l'enseignement de la médecine et cette école ne devait guère vivre, pendant plus de deux siècles, autrement que sur parchemin.

Jusqu'au XIII^e siècle, la médecine avait été exercée et enseignée librement. Chaque maître avait ses disciples, dont il recevait son salaire.

Le premier acte législatif, émanant de Charles II d'Anjou, en 1297, disait « que les médecins ne puissent pratiquer sans être au préalable examinés par le Conseil et la Cour Royale, à qui il appartient aussi d'interdire aux médecins l'exercice de leur profession. »

Sous l'influence arabe, de nombreuses écoles s'étaient formées dans toute la région méditerranéenne.

C'était surtout dans les communautés juives que l'exer-

cice et l'enseignement de la médecine s'étaient développés.

On citait les écoles de Béziers, de Narbonne, de Lunel, de Saint-Gilles, d'Arles, tout près d'Avignon.

C'est alors que Boniface VIII, en démêlés avec Philippe le Bel, et pour combattre l'esprit gallican de l'Université de Paris, choisit Avignon pour y établir une Université qui, dotée par lui d'importants privilèges, serait la gardienne de l'orthodoxie romaine.

A partir de 1308, devenue avec Clément V résidence pontificale, Avignon vit s'accroître son importance. Des étrangers y furent attirés de toutes parts. Le séjour des papes y apporta une activité intense. On vit s'y déployer un grand luxe et sans doute aussi y régner assez de débauche pour mériter de Pétrarque le nom de Babylone de l'Occident.

Devenue Etat du Pape quand Clément VI l'eut achetée, en 1348, à la reine Jeanne de Naples, les privilèges accordés à son Université furent maintenus et même augmentés.

Par la suite, d'ailleurs, les papes revenus à Rome la protégèrent toujours.

Malgré tant de conditions favorables à son développement, la Faculté de médecine reste à peu près inexistante. Elle est à peine citée dans une bulle de Jean XXII. Il faut ensuite arriver à Grégoire XIII et à Jean XXIII, c'est-à-dire presque un siècle après sa fondation, pour qu'on en reparle. Pendant tout le XV^e siècle, sa situation n'est guère plus brillante. Un nouvel essai d'organisation date, en 1459, d'une bulle de Pie II, qui, elle aussi reste sans effet, et ce n'est guère que vers le commencement du XVI^e siècle que cette école de médecine commence à enseigner d'une façon à peu près régulière.

Et pourtant, pendant le séjour des papes, on vit se succéder à Avignon de nombreux et de célèbres médecins.

L'enseignement dut y rester libre comme il l'avait été jusqu'alors et puis Montpellier n'était qu'à deux journées et c'était une puissante rivale.

Les papes faisaient venir de France, d'Italie, d'Espagne les savants les plus réputés qu'ils attachaient à leur personne. Et l'activité médicale de cette période de 69 ans est au moins aussi intéressante que celle de la Faculté de médecine, même au XVII^e siècle, époque de son plein développement.

Les Médecins à Avignon au XIV^{me} Siècle

Pendant tout ce XIV^e siècle, les médecins pullulent à Avignon. Ce sont les personnages célèbres appelés par les papes des écoles les plus renommées, ce sont des Juifs qui, chirurgiens habiles mais partout inquiétés, trouvent à Avignon une sécurité relative, ce sont enfin toutes les sectes d'empiriques de qui toutes les ordonnances, sans cesse renouvelées pour leur interdire l'exercice de la médecine, n'auront jamais raison.

Presque tous les papes aimèrent s'entourer de médecins. Sauf peut-être Grégoire XII, rebelle à leur influence, ils leur octroyèrent largement prébendes et bénéfices.

Et l'on connut à Avignon des médecins, ou physiciens comme on les appelait alors du nom d'Arnaud de Villeneuve, de Jean et Jacques de Dondi, de Guy de Chauliac surtout, qui à la fois chapelain et médecin d'Urbain V, écrivit à Avignon sa grande chirurgie.

Mais à côté de ces grands personnages, Avignon, ville riche et peuplée, attire de partout chirurgiens et médecins.

Parmi eux, les Juifs sont en grand nombre. Dans les serments de corporation prêtés aux papes, on en voit figurer plus souvent même que des chrétiens.

C'est que chassés par les Arabes, dont ils avaient recueilli l'enseignement en matière de médecine, ils s'étaient répandus dans le Sud de la France. Beaucoup venaient d'Espagne et avaient étudié à Cordoue. Pour certains auteurs, ce sont eux

qui, en introduisant la médecine arabe à Montpellier, auraient fait sa renommée.

Les communautés juives d'Arles, de Saint-Gilles étaient réputées pour leurs maîtres en médecine. Avignon devait les attirer. C'était une ville riche.

Et puis, ils y étaient protégés par les papes. Dépouillés par Philippe le Bel, ils affluent à Avignon. Puis c'est la croisade des Pastoureaux, une de ces levées mystiques de masses populaires comme en connut le Moyen Age, devenues bientôt bandes de pillards qui, sous prétexte de délivrer la Terre Sainte ravageaient tout sur leur passage et commençaient par massacrer les Juifs. Encore une fois, ceux-ci inquiets se réfugient dans les Etats du Pape et Jean XXII les protège efficacement.

La législation des papes leur fut tolérante. Elle protégea leurs personnes, elle interdit qu'on les dépouillât de leurs biens.

Pourtant, plusieurs Conciles interdisaient à tout chrétien de se soumettre à un Juif, soit comme maître, bienfaiteur ou médecin. Mais ces prescriptions furent variables, incertaines, contradictoires et jamais observées. Les Juifs avaient des médecins et des chirurgiens habiles. On avait recours à eux. L'interdiction des Conciles, d'ailleurs, était levée quelques années plus tard et l'Eglise permettait, mais en spécifiant « au cas de nécessité » de s'adresser à « des médecins juifs et de prendre des remèdes chez des apothicaires de cette nation ». Puis cette permission était de nouveau retirée.

Pour peu de temps sans doute. Car on les voit prospérer et s'enrichir. Ils comptaient dans leur clientèle des couvents d'hommes et de femmes, de hauts personnages ecclésiastiques, Le Pape Benoît XIII eut pour médecin particulier un juif, Josué Halorqui, converti à vrai dire. L'un d'eux, Josué d'Amant, ami et médecin de Clément VII, lui fut particulière-

ment dévoué. Le Pape le baptisa lui-même à Notre-Dame des Doms.

La Reine Jeanne prenait au nombre de ses médecins particuliers Bendich Ahim « juif de nation, savant aux langues arabe, grecque et latine et de longue main, expérimenté en l'art de la médecine ». Elle l'exemptait par lettre patente, lui et sa postérité, de toutes charges et impôts.

René le Bon, comte de Provence : sur la requête de son médecin, juif, octroie à tous ceux de sa nation, le droit d'exercer la médecine.

Ils étaient surtout chirurgiens, peut-être parce que cet enseignement n'étant pas donné dans les Facultés, leur était plus facilement abordable.

Ils devaient faire preuve de leurs connaissances devant un jury composé du viguier, assisté d'un maître en médecine.

On trouve, à Avignon, plusieurs procès-verbaux de ces examens subis par des Juifs aux XIV^e et XV^e siècles. Plus tard, quand la ville eut une Faculté, ses statuts exigèrent de tout candidat une profession de foi catholique; ceci encore resta de pure forme. L'archevêque avait le droit d'autoriser un candidat israélite à faire preuve de ses capacités dans la forme habituelle et l'on vit même la Faculté faire appel, comme professeur extraordinaire, à un juif, Etienne de Lattes, qu'elle fit venir aux appointements de quinze écus par mois.

En ce XIV^e siècle, à Avignon, comme partout, les sectes d'empiriques foisonnaient; il'y avait les marchands de remèdes, les parfumeurs, les tondeurs, les barbiers, les renoueurs, bien d'autres encore. Les femmes enfin, dit Guy de Chauliac et de « nombreux idiots ».

De femmes médecins au Moyen-Age, il n'y avait pas

que les accoucheuses et si comme à l'Ecole de Salerne, il n'y en eut point de célèbres, elles n'en exerçaient pas moins avec un certain succès.

Un édit de 1311 leur interdisait l'exercice de la médecine, mais seulement si elles n'avaient pas passé un examen devant les maîtres chirurgiens jurés. Celles dont parle Guy n'étaient pas sans doute, des plus diplômées. Ce n'est qu'au XVI^e siècle que les femmes médecins disparurent complètement. Quant aux « obstétrices » longtemps elles gardèrent le monopole des accouchements. Elles s'instruisaient auprès des Matrones. Guy de Chauliac leur donne quelques conseils dans son ouvrage, mais ce n'est que plus tard que leur enseignement régulier par les maîtres chirurgiens fut organisé.

Et il y avait encore ces curieux « periodeutes » ou « coureurs ». Quelque peu charlatans, sans doute, ils allaient de ville en ville promettant cures merveilleuses. Ils opéraient sur leur passage mais s'enfuyaient dès que le succès leur paraissait compromis. Ils avaient sans doute tout à craindre de leur clientèle exigeante et déçue. Guy de Chauliac qui méprise fort ces pratiques, recommande pourtant « d'éviter les mauvaises cures » et de n'exiger salaire que « suivant l'issue de l'opération ».

A de nombreuses reprises, des ordonnances essayent d'interdire la médecine à ces empiriques, mais on les voit se renouveler si souvent qu'elles font foi beaucoup plus de ces abus que d'une répression bien sévère.

En réalité la tolérance à l'égard de ces irréguliers devait être grande. Le peuple recourait volontiers à eux. Plus tard, il arriva que la Faculté accorda le titre de bachelier sans aucun examen à certains dont la réputation et le succès étaient devenus considérables.

De l'histoire médicale de ce XIV^e siècle à Avignon, se

détache une grande figure. C'est Guy de Chauliac, Il fut l'ami et le médecin des trois papes Clément V, Innocent VI et Urbain V. Il jouit auprès d'eux d'une importante situation. C'est à Avignon qu'il écrivit son « collectaire de chirurgie » traité résumant les connaissances chirurgicales d'alors et qui pendant deux siècles devait rester la principale source d'enseignement. Cette œuvre de chirurgie didactique lui a valu le nom de « Père de la Chirurgie Française ».

Sur sa vie on a peu de renseignements, sauf ce qu'il nous en dit lui-même dans son ouvrage. Nicaise qui a donné une traduction de sa Grande Chirurgie, rapporte tout ce qu'il a pu recueillir sur sa biographie.

Guy de Chauliac ou Guigo de Chaulhaco porte le nom du hameau où il était né à Chaulac dans le diocèse de Mende. D'après sa légende, ses origines auraient été très humbles, mais alors qu'il n'était que garçon de ferme, il avait déjà acquis une certaine réputation par son habileté de rhabilleur et l'on raconte que la nièce d'un gentilhomme s'étant cassé la jambe, une sorcière lui prédit qu'elle serait guérie par un manant. On appela Guy. Ce fut l'origine de sa fortune. Instruit par l'Eglise, à Mende, sans doute, il devint clerc. Puis il étudia la médecine en plusieurs endroits; il parle d'un de ses maîtres de Toulouse, peut-être y fut-il comme apprenti auprès d'un médecin, mais c'est à Montpellier qu'il prit ses grades. Il était maître en médecine de cette école. Le plus haut titre qui fut. Il avait donc le droit d'enseigner partout, mais toutefois après avoir exercé plusieurs mois, hors de Montpellier, comme le voulaient les statuts. Il voyagea donc. Il fut à Bologne, école alors célèbre où il étudia l'Anatomie sous Bertruce. Puis sans doute en plusieurs endroits où il « vit et fit maintes opérations » comme il le rapporte lui-même. Il n'apprit point la chirurgie à la Faculté de Montpellier qui

ne l'enseignait pas alors et qui même quelques années plus tard devait interdire à ses membres de l'apprendre et de la pratiquer. Il fut sans doute élève et apprenti auprès d'un chirurgien de la ville et qui enseignait librement. Après avoir voyagé, étudié, opéré en maints endroits, il se fixa à Lyon où il devint chanoine du Chapitre de Saint-Just. On ne sait en quelle année il vint à Avignon. Parlant de la peste 1348, il nous dit lui-même qu'il y était à ce moment-là, mais il y vint sans doute plus tôt et l'on peut supposer que Clément VI, Moine de l'Abbaye de la Chaise-Dieu près de Brioude connaissait Guy et sa réputation et qu'élu pape en 1342, il l'appela aussitôt auprès de lui. Puis Innocent VI comble Guy de faveurs. Il le nomme chanoine avec prébende de l'Eglise de Reims. Il le fait à la fois son médecin et son chapelain. Avec Urbain V, dont il était encore plus particulièrement l'ami, il devient premier médecin du pape. Depuis 1359, Guy était prévôt du Chapitre de Saint-Just à Lyon, et c'était là importante dignité. Il avait juridiction haute et basse, pouvoirs civil et criminel dans toutes les villes dépendant du Chapitre. Il était Chanoine de Reims, Chanoine de Mende; il touchait des revenus dans plus de dix-neuf domaines. Il mourut en 1368 près de Lyon, sans doute, bien que sa légende ait voulu le ramener à Chaulhac pour y mourir.

Pendant près de trois siècles, sa grande chirurgie devait rester pour l'enseignement le cadre le meilleur auquel on se contentait d'ajouter quelques commentaires. Elle fut écrite en 1363 « Et moy Guy de Chauliac, chirurgien et maistre en médecine des frontières d'Auvergne, diocèse de Mende, médecin et chapelain commensal de nostre seigneur le Pape, j'ay veu maintes opérations et beaucoup d'escrits des maistres principalemnt de Galen car tant de livres qu'il s'en trouvoit des deux translations, je les ay eu et les ay estudié en

la diligence que j'ay peu et pendant longtemps ay opéré en plusieurs endroits. Et de présent, j'estois en Avignon l'an du Seigneur 1363; le premier an du Pontificat d'Urbain V, auquel an, du dire des sus nommez et de mes expériences avec l'ayde de mes compagnons j'ay colligé cette œuvre comme Dieu a voulu ».

Cet ouvrage fut écrit en latin. Guy n'a prétendu faire qu'un exposé de ce qui avait été écrit, dit ou fait avant lui, d'où le nom d'inventaire et de collectaire de chirurgie qu'il donne à son œuvre. Voici en partie sa Préface.

« Et parce pour moy-même pour le soulas de ma vieillesse et pour exercer mon esprit, pour vous, Messieurs les Médecins de Montpellier, de Bologne, de Paris et d'Avignon, principalement ceux des Papes qui avez esté mes compagnons au service des Pontifs Romains avec lesquels j'ay été nourry, oyant, lisant et opérant; en gardant médiocrité, je veux réciter ou restreindre d'une modérée abréviation les principaux dits ou escrits des sages et scavants qu'ils ont traité en divers volumes de chirurgie. Parquoy ce livre sera appelé l'*Inventaire ou Collectaire de Chirurgie*.

« Aussi je n'y ai rien adjouté de mon propre sinon par adventure de ce que la petitesse de mon esprit a jugé profitable... »

.....

« La cause de ce commentaire ou recueil n'a pas esté défaut de livres ains plustost pour unité et profit. Car chacun ne peut avoir tous livres et quand il les auroit il se ennuiroit à les lire entièrement et seroit chose divine de retenir tout en mémoire ».

.....

« Car les sciences sont faites par additions, n'étant pos-

sible qu'un mesme commence et achève. Nous sommes comme enfans au col d'un géant car nous pouvons voir tout ce que voit le géant et quelque peu d'advantage... ».

Guy de Chauliac prétend n'avoir presque rien « adjousté de son propre ». Il nous est permis de croire qu'il fut sans doute beaucoup plus original qu'il ne veut bien le dire. Mais l'usage était alors de rester anonyme ou même de s'abriter d'un grand nom. Jamais il ne dit avoir fait quelque chose le premier et jamais il n'attribue une priorité à quelqu'un.

Il ne faudrait pourtant pas croire qu'il se contente si volontiers de l'autorité des anciens, et voici ce qu'il dit en son « Chapitre singulier » après avoir énuméré les sectes qui « couroient de son temps ».

« Mais je m'esbays d'une chose qu'ils se suivent comme les grues. Car l'un ne dit que ce que l'autre a dit. Je ne scay si c'est par crainte ou par amour qu'ils ne daignent ouyr sinon choses accoustumées et prouvées par autorité !... Qu'on laisse telles amitiés et craintes, car Socrate et Platon est nostre amy mais la vérité est encore plus amie. C'est chose sainte et digne d'honorer en premier lieu la vérité. Qu'ils ensuyvent la doctrine dogmatique de Galen approuvée au Livre des Sectes et par toute la Thérapeutique laquelle est entièrement composée d'expériences et de raison en laquelle on recherche les choses et on mesprise les mots... ».

Et ceci prouve donc que Guy prisait surtout l'observation des faits. Voici comment il entend etayer son opinion du témoignage des autres.

« Je ne dis pas toutefois qu'il ne soit très bon d'alléger des témoignages en son propos... la créance des choses qu'on escrit augmente de l'accord de ceux qui les récitent.... Et ainsi feray-je comme l'ay dit en ma procédure, avec l'ayde de Dieu Glorieux ».

Plus loin, toujours en ce Chapitre singulier, Guy nous dit quelle doit être la vocation de celui qui cherche la vérité.

« Celui qui doit connaître quelque chose de mieux que les autres faut que soudain (scavoir est du commencement et de nature et de première doctrine) il soit grandement différent des autres. Et quand il sera devenu garçon ou en âge de puberté, soit espris de certaine fureur amoureuse de la vérité : et qu'il ne cesse d'étudier jour et nuit, d'apprendre tout ce qu'a esté dit des anciens les plus renommés. Et quand il sera parvenu en la fleur de son aage et aura appris, lors il doit juger de cela en l'examinant bien fort longtemps et adviser tout ce qui s'accorde avec les choses qui apparoissent manifestement et tout ce qui y répugne et ainsi eslire cecy et rejeter cela.

« Et s'ensuit : A tel j'espère que mes propos seront grandement utiles mais aux autres ces escrits seront autant superflus que si a un asne on contoit une fable ».

Guy avait sans doute éprouvé cette fureur amoureuse. Il avait une grande érudition et auprès d'Urbain V, il réunit une immense bibliothèque.

Après ce chapitre de conseils d'ordre un peu général, voici l'ouvrage qui se divise en sept traités. Chaque traité aura deux doctrines.

Dans son premier traité sur l'Anatomie, Guy nous dit comment il l'a apprise. Son opinion est qu'elle s'apprend surtout par « expérience es corps morts ». Disséqua-t-il lui-même, c'est ce qu'il ne dit pas.

« L'Anatomie est acquise par deux moyens, l'un est par la doctrine des livres, lequel moyen bien qu'il soit utile toutefois n'est pas suffisant à expliquer les choses qui ne sont cogneues que des sens... L'autre moyen est par l'expérience en des corps morts, or, nous faisons expérience es corps frai-

chement morts pour avoir esté décapités ou pendus, à tout le moins des membres organiques intérieurs et de la chair de muscles, de la peau et de plusieurs veines et nerfs principalement quand à leur origine....

« Mon maître Bertruce l'a fait plusieurs fois en cette manière : ayant situé le corps mort sur un banc il en faisait quatre leçons... Nous faisons aussi l'Anatomie es corps desiechez au soleil ou conuemez en terre ou fondus en eau courante et bouillante..., nous voieons là, anatomie au moins des os, cartilages, jointures; gros nerfs, tendons et ligaments. Par ces deux moyens on parvient à la connaissance de l'Anatomie es corps des hommes ».

Cette opinion de Guy de Chauliac sur l'utilité de la dissection ne fut guère adoptée puisqu'il faut attendre le XVI^e siècle pour voir s'organiser l'enseignement de l'Anatomie dans les Grandes Ecoles de France.

Dans un de ces chapitres, Guy parle longuement de la peste. Il était à Avignon lors de l'épidémie de 1348 qui ravagea la Provence. Devant le fléau tout le monde s'enfuyait et Guy fait très simplement cet aveu :

« Et moy, dit-il, pour éviter infamie n'osay point m'absenter mais avec continuelle peur me préservay tant que je pus ».

Et il faisait allumer de grands feux qui brûlaient nuit et jour sur le rocher des Doms et dans les cours du Palais Pontifical. Il fut malade pourtant : « Ce neantmoins dit-il, vers la fin de la mortalité je tombay en fièvre continue avec un aposthème à l'aisne et m'aladiay près de six semaines et fut en si grand danger que tous mes compagnons croyoient que je mourusse. Mais l'aposthème estant meury et traité comme j'ay dit, j'en échappay au vouioir de Dieu ».

De la peste Guy donne une longue description.

« Et ne vous déplaie si je la raconte pour sa merveille et pour y pourvoir si elle advenait derechef.

« La dite mortalité commença à nous au mois de janvier et dura l'espace de sept mois. Elle fut de deux sortes : la première dura deux mois avec fièvre continue et crachements de sang et on en mouroit dans trois jours. La seconde fut tout le reste du temps avec fièvre continue et apostèmes et carboncles en parties externes, principalement aux aisselles et aines et on en mouroit en cinq jours. Et fut de si grande contagion (spécialement celle qui estoit avec crachements de sang) que non seulement en séjournant ains aussi en regardant l'un la prenoit de l'autre : estant que les gens mouroient sans serviteur et estoient ensevelis sans prêtre. Le Père ne visitait pas son fils, ne le fils son père. La charité estoit morte et l'espérance abattue....

« Pourquoy elle fut inutile et honteuse pour les médecins : d'autant qu'ils n'osoient visiter les malades de peur d'estre infects et quand ils les visitoient n'y faisoient guère et ne gaignoient rien : car tous les malades mouroient excepté quelque peu sur la fin qui en eschappèrent avec des bubons meurs.

« Plusieurs doutèrent de la cause de cette grande mortalité. En quelque part on creust que les juifs avoient empoisonné le monde et aussi on les tuoit. En quelques autres que c'estoient les pauvres mutilez et on les chassoit. Ez autres que c'étoient les nobles ; et ainsi ils craignoient d'aller par le monde. Finalement on en vint jusque là qu'on tenoit les gardes aux villes et villages et ne permettoit l'entrée à personne qui ne fust bien connue. Et s'ils trouvoient à quelqu'un des poudres ou onguents, craignant que ce fussent des poisons, ils les leur faisoient avaler. Mais quoy que dit le peuple, la vérité est que la cause de cette mortalité fut double. L'une agente

universelle, l'autre patiente particulière. L'universelle agente fut la disposition de certaines conjonctions des plus grandes de trois corps supérieurs : Saturne, Jupiter et Mars ; laquelle auroit précédé l'ans 1345 le 24^e jour du mois de mars au 14^e defré du verseau...

« La cause particulière et patiente fut la disposition des corps, la cacochymie, débilitation et opilation et pour ce mouroit la populace les laborieux et ceux qui vivoient mal.

« On se travailla sur la cause préservatrice avant la cheute.

« Pour la préservatrice, il n'y avait rien de meilleur que de fuir la région avant que d'estre infect et se purger avec pilules aloetiques et diminuer le sang par phlebotomie, amender l'air par feu et conforter le cœur de thériaque et pommes, et choses de bonne odeur. Consoler les humeurs de bol arménien et résister à la pourriture par aigre.

« Pour la curative on faisoit des saignées et évacuations, des électuaires et sirops cordials. Et les aposthèmes extérieurs estoient meuris avec des figues et onguents cuïs pilez et meslez avec du levain et du beurre, puis estoient ouverts et traitez de la cure des ulcères. Les carboncles estoient ventousez, scarifiez et cautérisez ».

On a vu que Guy croyait encore à l'astrologie et les causes qu'il attribuait à la peste. Pourtant, il reniait la sorcellerie, la magie, l'influence des charmes et des incantations.

Loin de se borner à ces pratiques, voici une méthode qui lui est personnelle et qui n'est rien moins que l'extension continue appliquée aux fractures de cuisse.

« Quant à moy la cuisse estant liée avec des attelles longues jusques aux pieds je l'affermis quelque fois avec les susdits appuyemens de paille quelquefois avec une caisse et j'attache aux pieds un poids de plomb ; passant la corde sur

une petite poulie de sorte qui tiendra la jambe en sa longueur : et s'il y a quelque défaut en l'égalisation en tirant petit à petit il se raconstrera. On le remue de 9 en 9 jours et plus tard. Il est ferme dans cinquante jours ».

Il préconise le pansement des plaies par l'esprit de vin pur ou dans lequel on a fait bouillir ou infuser des plantes. Il emploie l'eau salée et l'eau de pluie bouillie. Il est partisan de la réunion par première intention. Dans la supuration il cherche à éviter la stagnation par des contre-ouvertures, par des « tentes pleines ou canulées ». Les tentes sont des mèches ou des sortes de drains » faite d'une canule d'argent ou d'airaim pertuisée afin que l'ordure sorte d'elle-même et ne soit enclose es plaies profondes ».

Il opère quelques tumeurs du cou, les écrouelles du cou, les loupes, les tumeurs du sein.

Voici encore deux méthodes conseillées par Guy de Chauliac dans le cas où le malade ne peut « haleiner pas apostème de la gorge », et qui ne sont autres que la trachéotomie et le tubage :

« Et s'il y avait si grande estroitesse qu'il ne peut avaller qu'on mette des ventouses tout à l'entour du col pour eslargir le canal, et quelquefois on doit y introduire une canule faite d'or ou d'argent et semblable pour aider à la respiration ».

« Or quand les esquinances sont plus véhémentes et que les médicaments n'y valent rien et on croit que le malade se perdra ce que de quoy on espère qu'il evadera est l'ouverture de la came ou gargamelle, non pas de l'épiglotte, entre deux anneaux tellement qu'il puisse haleiner le laissant ouvert durant trois jours ».

La Faculté de Médecine

Avec l'histoire de sa faculté de médecine, c'est une toute autre période de la vie d'Avignon que l'on aborde.

La bulle de Boniface VIII, en effet resta lettre morte en ce qui concerne le développement de cette école.

Sans doute, y eut-il les élèves ou apprentis auprès des maîtres réputés qui exerçaient alors à Avignon, mais ils allaient se faire graduer ailleurs, à Montpellier surtout dont la renommée était considérable. Il faut arriver à Jean XXII pour qu'il soit refait mention de cette école, les clercs y viennent étudier dit-il le droit et la médecine et pourtant sous Benoît XIII en 1395 contre 466 écoliers légistes, il n'y a aucun médecin. En 1406 dans les règlements de l'évêque Gilles de Bel-lamare, l'Ecole de Médecine est mentionnée au même titre que celles de Théologie de Droit ou des Arts. Puis silence absolu à son égard dans de nouveaux statuts de 1425. En 1441, par contre, l'évêque Alain de Coetrivi fait un règlement où il est dit que : « les maîtres en médecine devront commencer régulièrement leurs cours chaque année le quatrième jour après la Saint-Luc ».

Donc si difficiles qu'aient été ses débuts voilà que cette école semble enfin organiser un enseignement régulier.

En 1448, on trouve une note concernant l'agrégation de deux maîtres en médecine. Cet effort ne paraît pas se soutenir. Car en 1459, une députation est envoyée à Rome chargée de riches présents pour le pape Pie II. Elle va présenter

une supplique pour demander l'organisation d'une Ecole de Médecine. Nouvelle bulle.

Règlement visant surtout les questions de préséance, les taxes à payer par ceux qui veulent prendre leurs grades, la constitution d'un Conseil de l'Université. Reléguée à son tour dans l'oubli, cette bulle reste sans effet. Pendant ce temps d'autres écoles naissent un peu partout. C'est Aix, Valence, Orange, rivales dangereuses qui, au XVII^e siècle supporteront mal le voisinage de la Faculté d'Avignon.

Cependant le Conseil de la Ville s'affectait de ne point voir se peupler cette Ecole. Tous ces essais d'organisation étaient restés inutiles. Et pourtant, il tenait à ce que la médecine fut enseignée à Avignon. Aussi en 1467, un physicien étant arrivé, depuis peu de temps dans la ville, on lui accorda dix écus d'honoraires annuels à condition qu'il « enseignerait son art, ne pourrait sortir de la ville sans la permission des syndics, même en temps de peste et qu'il visiterait les pauvres toutes les fois qu'il en serait requis ». Il semble que ces mesures donnèrent enfin quelques résultats. Car peu de temps après, un nommé Guillaume Imberti, maître es arts et bachelier en médecine de Montpellier, s'offre à venir enseigner la philosophie et la physique aux conditions : « qu'il sera agrégé aux corps des médecins, qu'il jouira de tous les privilèges dont jouissent les docteurs, qu'il sera reçu professeur gratuitement ». Il faut avouer que le titre de bachelier était le plus bas dans l'échelle des grades universitaires. Mais Avignon n'avait sans doute pas le droit de se montrer très difficile. Elle accepta. Quelques autres sans doute, furent, aux mêmes conditions, appelés de Montpellier ou des villes voisines, cette école, d'esprit essentiellement religieux accepta même un juif comme régent, et ainsi elle arriva enfin à se constituer un corps enseignant.

A partir de 1511 la chaire de Médecine est régulièrement occupée. Les immatriculations ne sont pas encore très nombreuses. Le chiffre en est assez variable d'une année à l'autre ; mais bon an mal an, on peut compter une vingtaine d'écoliers en moyenne. En 1577, la Faculté de Médecine se donne des statuts propres. Les grandes familles médicales apparaissent qui de père en fils vont occuper pendant plusieurs générations les charges de la Faculté. Et avec le XVII^e siècle va s'ouvrir enfin une ère de prospérité pour cette école d'Avignon dont les débuts ont été si lents et si pénibles. Ce sera aussi l'époque de ses procès avec ses voisines et rivales, ce sera la période où elle essaiera d'organiser un enseignement de la Botanique, où elle se donnera une chaire d'anatomie, où elle luttera pour se dégager de la tutelle de la Faculté de Droit dont jusqu'à maintenant elle n'est que la parente pauvre.

Tous ses efforts seront d'ailleurs couronnés d'un plein succès.

A la tête de l'Université était l'archevêque, tous dépendent de lui. Il représente Rome et détient le pouvoir suprême, jusqu'à la fin de cette Université il restera son chancelier et gardera l'autorité. Les grades ne sont conférés qu'en sa présence. Il juge et décide en dernier ressort. Après l'archevêque vient le primicier ; il régit les quatre Facultés assisté d'un Conseil. Ce conseil est formé du moins au début, uniquement des agrégés de droit ; les médecins en sont exclus. Ce sont eux qui élisent les autres agrégés, même ceux de médecine. Ils élisent aussi le primicier, mais celui-ci ne peut être nommé que par l'archevêque. Il en est d'ailleurs de même de tous les grades ; ils ne valent qu'approuvés par l'archevêque.

Les régents sont chargés de l'enseignement. Ils sont dé-

signés par le primicier assisté du Conseil des Agrégés. Longtemps il n'y eut qu'un seul régent de médecine. Il était le promoteur de tous les candidats à la Licence, au Doctorat. C'est à lui que revenaient les taxes payées par tous les étudiants. Plus tard, il y eut un régent et deux démonstrateurs d'anatomie quand cette chaire fut créée. Il y eut ensuite un régent de botanique. D'abord inférieurs en dignité et en privilèges au régent de médecine, on les mit ensuite sur un pied égal ; on releva leur prestige en leur donnant droit de porter le chaperon et ils purent à leur tour être promoteurs aux examens. Le régent était dans l'obligation de faire ses leçons chaque jour, sous peine de perdre ses appointements et même d'encourir l'excommunication. Seuls étaient admis les cas de force majeure et l'on comptait comme tels l'emprisonnement et la maladie. Dans ce cas le régent avait le droit de se faire remplacer par un docteur ou un licencié ; mais il se faisait remplacer souvent et comme il était mal payé, souvent aussi par un simple bachelier. Ce fut si fréquent qu'on finit par l'autoriser. Tous les règlements rappellent avec insistance cette obligation pour les régents de faire leurs leçons. Malgré les menaces ils les négligeaient quelquefois. C'est ainsi que nommés d'abord à vie, quand ils furent élus pour trois ans, le nombre des agrégés s'étant accru, leur charge finissait en février ; or, les études reprenaient à la Saint-Luc, en octobre. Quand ils devaient quitter leur chaire en février, les régents se dispensaient de recommencer leurs leçons en octobre. Pour avoir des cours pendant ces six mois on fut obligé de changer leur date d'entrée en fonctions.

La nomination des régents ne fut pas toujours paisible. Les sages recommandations du primicier abondent sur ce point. On peut douter que ces exhortations à l'impartialité aient toujours été suivies. Un favoritisme, peut-être un peu

excessif, souleva de temps en temps des plaintes dont il reste quelques échos : c'est une requête : « Pour faire deux régents en médecine et que les esleus aient 10 anées d'agrégation et qu'ils soient suffisans et capables », il faut dire qu'on était couramment agrégé vers 16 ou 17 ans. Et voici des vœux faits « pour ne pas voir les chaires occupées par des professeurs muets » qui paraissent une assez vive satire.

Ces régents faisaient au début leurs leçons dans leur propre maison, le matin à 8 heures et le soir à 2 heures. Plus tard, ils eurent à leur disposition des locaux appelés « chirurgeries », mais les bâtimens de cette école de médecine ne furent jamais bien somptueux. Quand l'anatomie fut enseignée, on lui attribua une salle avec la table de bois pour les dissections. Il y avait aussi l'enseignement libre, que chaque docteur pouvait donner, mais il n'avait le droit de faire un cours qu'avec l'autorisation du primicier.

L'année scolaire commençait à la Saint-Luc. Le jour de la rentrée, il y avait grand'messe avec sermon en l'église des Cordeliers. Le lendemain, messe du Saint-Esprit, ensuite, en procession solennelle, on se rendait aux classes. Le primicier marchait en tête, avec à ses côtés, le régent qui devait ouvrir le cours. Venaient les agrégés et derrière eux les docteurs en droit, en théologie puis ceux de médecine, tous en grand costume. Enfin les licenciés et la foule des écoliers.

Le régent de théologie faisait, au nom de toutes les facultés la leçon d'ouverture. Le bedeau lisait ensuite le programme des cours de l'année. Les jours suivans, le régent en droit faisait sa première lecture ; ce n'est que le dernier jour que le régent de médecine avait enfin le droit de parler.

D'esprit essentiellement religieux, l'école d'Avignon jouissait d'un renom de bonne moralité. Tout près d'elle Montpellier passait pour un lieu de débauches. On verra plus tard

Guy Patin se moquer de la Faculté d'Avignon et l'accuser de faire des docteurs pour argent et néanmoins la recommander au fils d'un de ses amis, à cause de la sévérité de ses mœurs. Pourtant la vie des étudiants devait y être assez bruyante.

Organisées en confrérie sous le vocable de SaintSébastien, ils nommaient un « abbé » ou « recteur » qui avec ceux de la basoche, au début duCarnaval organisait les plaisirs, fêtes et cavalcades. « L'abbé » était toujours au début un étudiant en droit; plus tard, il arriva qu'un médecin fut élu, ce que les légistes acceptèrent de fort mauvaise grâce.

Cet « abbé » avait certains privilèges. Il était reconnu par le primicier et était dispensé de tous droits d'examen. La confrérie s'était donné des statuts; elle avait organisé une compagnie dramatique; elle représentait des farces, quelquefois violemment satiriques. On la faisait venir des villes voisines, où elle avait un grand succès. Ces représentations furent d'abord censurées; elles étaient sans doute souvent trop hardies, puis un arrêt les supprima en 1538; mais elles survécurent encore pendant un siècle avant d'être absolument interdites. Quelques vestiges de cette coutume restèrent sous forme d'entrée gratuite aux spectacles, accordée à l'abbé et à six étudiants qu'il désignait.

Au début, les étudiants jouissaient de nombreux privilèges; sans doute en abusèrent-ils, car peu à peu on les leur supprima. Ils allaient par les rues la nuit, sans lanterne; ils avaient le droit de porter une épée et la portaient même aux classes. Aussi y avait-il des rixes sanglantes et quelquefois mortelles. De mœurs arrogantes et brutales, ils ameutaient quelquefois la foule contre eux et l'Archevêque devait intervenir pour les protéger. En 1718, le primicier dut leur interdire le port de l'épée dans l'intérieur de l'Université, sous peine de se voir refuser les inscriptions. Ils étaient tapageurs

et indisciplinés. Plusieurs ordonnances en font foi; l'une d'elles leur enjoint d'être attentifs au cours, elle est ainsi rédigée : « Quelques étudiants ne donnent aucune attention aux explications, ils parlent entre eux et souvent si haut, que messieurs les professeurs ne peuvent se faire entendre..... leur enjoint, non seulement d'écrire, mais encore d'être attentifs ».

Un privilège qu'ils conservèrent toujours est celui de l'immunité universitaire. Les étudiants ressortissaient d'une juridiction spéciale; quel que fût leur délit ou leur crime, ils étaient jugés par leurs pairs le Primicier, de qui seul avec l'Archevêque, ils relevaient, réclamait toujours les accusés à la justice civile.

Les gradués d'Avignon étaient ennoblis de droit. Il est vrai que c'était là simple coutume, née des titres de « nobilis » que l'usage attribuait aux docteurs. Il y a bien une attestation du primicier, en 1692, certifiant que : « de temps immémorial tous ceux qui ont pris le doctorat dans l'Université d'Avignon, tant en droit qu'en médecine, ont été qualifiés sur leurs diplômes de nobles qu'ils possèdent, en effet, ce titre et jouissent de tous les privilèges attachés à cet état, aussi bien à Avignon que dans tout le ressort de la Légation ». Mais en 1698, le primicier supposant qu'il existait des brefs où ce droit à l'ennoblissement était reconnu, les fit rechercher. Il ne les trouva pas.

Les études avaient été organisées comme à Montpellier car cette école servait de modèle à celles qui se créaient alors. Ces études duraient trois ans en principe. Le premier grade était celui de bachelier, il donnait le droit de pratiquer la médecine. Le bachelier, candidat à la licence devait s'exercer pendant quelques mois à faire des leçons publiques ou lectures; il allait alors d'école en école, s'entraîner

à ces disputes et argumentations qui étaient alors l'étude de la médecine. Après un temps variable et dont la Faculté seule décidait, le candidat était admis à la licence, il avait alors le droit d'enseigner, puis venait la cérémonie du doctorat, couronnement des études. Pour être agrégé enfin, il suffisait d'être admis par le corps des agrégés en exercice. Plus tard, le baccalauréat perdit de sa valeur; il fallut être au moins licencié pour exercer; mais cette organisation était fort lâche et souffrait de grandes irrégularités. On venait prendre ses grades ayant étudié dans une autre école; il fallait alors une attestation d'études, le plus souvent on se contentait du témoignage le plus vague et le plus incertain.

Les grades étaient conférés en grande pompe. Le cérémonial établi déjà par les statuts de 1303 et à l'imitation de celui qui régissait la faculté de droit fut précisé par les statuts particuliers que se donna plus tard la Faculté de Médecine. Le candidat à la licence choisissait parmi les agrégés son parrain ou promoteur qui le présentait au primicier. Celui-ci l'interrogeait sur ses noms, études, âge, famille; c'était l'examen de mœurs. Le candidat était alors conduit par son parrain à l'archevêque qui lui fixait un jour pour l'assignation des points. Après lecture et argumentation, les juges se prononçaient en vote secret. Le grade de bachelier était conféré dans la même forme mais avec moins de pompe et c'est pour le doctorat que la cérémonie prenait tout son éclat et sa solennité. Ce n'était qu'éloquentes harangues, discours pompeux, félicitations hyperboliques. Le candidat au doctorat était tenu de choisir pour parrain celui qui l'avait présenté à la licence. Le dimanche qui précédait la cérémonie, il allait précédé du bedeau en compagnie de son promoteur et suivi d'une brillante escorte de licenciés, de bacheliers et d'étudiants, faire ses visites au légat, à l'archevêque, aux prélats,

au primicier, aux docteurs des quatre facultés, au viguier, aux consuls. Au jour dit tout ce monde était réuni à l'archevêché, deux chaires étaient dressées; le chancelier de l'Université, c'était l'archevêque ou à son défaut le vice légat, occupait l'une, le promoteur l'autre; au milieu une table, où s'asseyait le futur docteur assisté de deux licenciés. Le candidat haranguait d'abord les assistants dans l'ordre de leur dignité, puis il commentait un texte classique, d'avance choisi; deux bacheliers désignés par le sort l'argumentaient. Tout bachelier présent avait d'ailleurs ce droit. Le chancelier alors félicitait le candidat. Puis après vote secret des agrégés, il autorisait le promoteur à remettre au candidat les insignes doctoraux. Celui-ci ne le faisait pas sans un nouveau discours couvrant de louanges le chancelier, le candidat, les agrégés et toute l'assistance. Puis venait l'accolade, le baiser de paix et de bénédiction. Solennellement le nouveau docteur prononçait les formules du serment. On dénouait alors sa ceinture, signe qu'il était affranchi des liens de l'école. On lui remettait le bonnet doctoral et le livre fermé. Il montait en chaire, ouvrait le livre, symbole du droit qu'il avait désormais d'enseigner. Puis, il prononçait une nouvelle harangue de remerciements et de louanges en l'honneur de ses maîtres et des agrégés qui venaient de le recevoir. Tous ces discours comme tout l'enseignement d'ailleurs se faisaient toujours en latin; c'était ensuite la messe d'actions de grâce, puis en grande procession, maîtres et écoliers accompagnaient le nouveau docteur jusqu'à sa maison; le lendemain, il allait par la ville, à cheval, visiter ses amis et recevoir leurs félicitations.

Voici un extrait de ce cérémonial rédigé par le bedeau secrétaire :

« Ce qu'il faut faire quand quelqu'un veut passer docteur en médecine ».

« La première chose, lui faut demander son nom, sur-nom, d'ou il est, de quel diocèse, puis lui faut dire à combien se montent tous les droits, les lettres comprises. Il faut lui demander les dits droits et s'il vous les baille en faut faire deux bordereaux.

« Puis fault faire reconnaître l'argent, s'il est bon et de poids. Puis lui faut demander s'il a une question de médecine préparée et s'il la sait par cœur. Puis s'il a ses actions de grâce et s'ils les sait par cœur.

« Cela estant fait il le faut conduire et présenter à celui qui est régent en médecine, lequel s'il veut l'examiner lui demande : Es ne catholicus ? — Hobes ne libros ? — Es ne legitimis parentibus ortus ? — Es ne orthodoxus ? —

« L'aspirant devra répondre : ita — et en cas qu'il aye une question de médecine il faut qu'il montre au régent qui la considérera et s'il y a du superflu, la rayera ou en adjoutera ou diminuera — et si vous avez l'argent lui dire Monsieur, j'ai le dépôt et séparément du dict aspirant donner au dict régent qui est toujours promoteur pour lui, 16 livres 12 sols.

« Donc que le dict aspirant estant prêt et sachant toutes les affaires par cœur faut prendre heure du régent pour advertir les docteurs de venir à l'assignation des points laquelle en été se fait ordinairement à 5 heures du soir et en hiver se fait à 8 ou 9 heures du matin. Il faut aussi advertir l'archevêque s'il est en ville sinon son vice-légat. Faut aussi advertir M. le primicier. Le jour du doctorat venu se faut rendre à bonne heure à la maison du régent avec la robe, masse et bonnet avec un floc rouge. Ou estant avec le dict aspirant lequel prend sa robe, vous alles le premier l'heure

estant venue jusque dans la salle de la chancellerie et vous mettes votre masse, bonnet et l'estatut sur la table, dans lequel estatut il doit toujours avoir les billets d'approbo et quelques billets blancs et il faut aussi une escritoire prête en cas que quelque docteur voulut escrire des reprobo. Et MM. les chanceliers, primicier, régents et docteurs venus, le dict aspirant commence ses points à la coutume. Les deux points achevés, il faut aller fermer la porte à clef et la remettre à M. le primicier et n'ouvrir plus la porte même à des docteurs agrégés si ce n'est quand les suffrages ont esté leus.

« Les arguments une fois finis vous allez prendre les estatuts sur la table et venes au devant de M. le Chancelier et ouvres le livre des estatuts sur lequel vous mettes tous les billets et les lises l'un après l'autre tout hault, ce que aschévé vous allez ouvrir la porte et appelés ensuite le prétendant et le faictes mettre à genoux devant Monseigneur le Chancelier ou estant il lit la profession de foi. Et après il se lève droict et vous prenes le livre des estatuts et accompagnes le prétendant à sa place derrière la table ou estant après que le secrétaire de l'archevêque a leu la permission qu'il donne à son premoteur de ly donner le bonnet.

« Vous y faites lire tout haut le serment qu'est après la profession de foy et le dict serment fini vous mettes le bonnet auquel est le flocc rouge que vous avez attachés avec une espin-gle sur la masse que vous tenes droite au devant du régent. Puis, le docteur estant passé, l'oraison dicte, et la procession finie vous allez avec la masse droicte jusqu'au maître-autel de Notre-Dame, le nouveau docteur un cierge à la main allumé faict son oraison et celle-ci finie vous vous levez et passes tout le premier jusqu'au dehors la porte de l'église où le docteur remercie M. le primicier.

« Et si le docteur veut aller par la ville jusqu'à sa mai-

son avec les haut-bois ou sans les haut-bois vous passés toujours le premier la masse droite et allés bellement jusqu'à sa maison où vous retirés après l'avoir félicité ».

Le serment était solennel et de grande importance dans ces sortes de cérémonie. Il y avait une formule pour chaque grade. On jurait fidélité et dévouement à l'église et au pape. Le médecin s'engageait à ne pas revoir un malade qui a sa troisième visite n'aurait pas fait venir le prêtre « *medicus spiritualement* ».

Plus tard Louis XIV ayant confirmé leurs privilèges aux docteurs d'Avignon par lettres patentes, on prêta serment de fidélité au roi. On alla même jusqu'à ajouter un serment contre les cinq propositions de Jansenius. En 1657 en une séance mémorable les agrégés à genoux jurèrent individuellement sur les Saints Evangiles l'observation des nouvelles bulles et signèrent l'acquiescement sans restriction, au formulaire d'Alexandre VII après la condamnation du livre de Jansenius.

Le régent, tous les agrégés jurèrent d'obéir aveuglement à la volonté du Saint-Père, non en cette circonstance, mais pour « tout autre qu'il plaira à Sa Sainteté ordonner à la dicte Université ». Et désormais chaque gradué ajouta cette nouvelle formule aux précédentes.

L'Université pontificale d'Avignon devait toujours garder cet esprit essentiellement orthodoxe. Sa tolérance n'alla qu'aux juifs, qu'elle admit assez facilement du moins à ses débuts. Pour les protestants elle fut sans pitié. Deux étudiants convaincus d'hérésie furent contraints d'aller dans les principales paroisses, pieds nus, en chemise, tenant en main une croix, pour faire amende honorable, demander publiquement pardon à Dieu et abjurer leur erreur, puis condamnés à une prison perpétuelle et à un jeûne rigoureux.

Un des primiciers d'Avignon s'était fait huguenot et était passé à l'Université d'Orange. Pris, il eut la tête tranchée.

Les examens consistaient au début en de simples commentaires de textes. Au doctorat le candidat soutenait ses « points » oralement. Ce n'est qu'au XVII^e siècle qu'on dut présenter des thèses manuscrites ou imprimées. D'abord pour le doctorat seulement. Elle devait être distribuée à l'avance aux deux plus anciens agrégés quand elle était manuscrite, à tous les agrégés quand elle était imprimée.

Au XVII^e siècle presque toutes les thèses se firent imprimer et il fallait être bien pauvre pour présenter encore une thèse manuscrite. On faisait alors trois thèses, une pour chaque grade : baccalauréat, licence et doctorat, elles étaient de format in-4° ou in-8°, seule celle du baccalauréat était tolérée sous forme de placard. Ces thèses portaient en premières pages des dédicaces pompeuses, invocations à la Vierge, aux saints mêlés quelque peu aux dieux de l'ancienne Grèce, discours, compliments, congratulons.

Au nouveau gradué on délivrait un diplôme sur parchemin portant le sceau de l'Université. Mais toutes ces cérémonies n'allaient pas sans frais ; il fallait payer pour l'apposition du sceau, payer pour chaque examen, une taxe au régent et à chacun des agrégés, et ces taxes furent sans cesse augmentées. Elles étaient d'abord inférieures à celles des examens de droit ou de théologie.

Les médecins pensèrent égaler les autres facultés en dignité et relever leur prestige en augmentant leurs tarifs. Mais on admettait les demandes individuelles de dispense et toujours les fils d'agrégés payèrent moins que les autres. Et puis, il y avait aussi le bérêt et les gants à offrir à chaque docteur ; il y avait les boîtes de dragées et de confitures : « Outre ce donneront au chancelier, au primicier, au régent,

à chacun des docteurs agrégés, au secrétaire de l'Université et à celui de l'archevêque, une boîte de dragées peinte aux armes de chacun et d'au moins une livre pièce ». Et il y avait encore pour le nouvel agrégé le repas à offrir à ses futurs collègues. Ce dîner qui à l'origine n'était sans doute qu'un usage, fut ensuite imposé par les règlements. C'étaient d'importants banquets dont les frais étaient considérables. La carte d'un de ces repas nous apprend que les frais se montèrent à 168 livres, il y avait 24 couverts avec 4 potages, 4 relevés, 12 entrées, 4 rôtis, 2 pièces de bout, 12 entremêts. Quelques-uns essayèrent bien, mais en vain de se soustraire à cette coûteuse obligation. Ce fut un grand émoi dans la Faculté qui se réunit pour leur infliger un blâme resté inscrit sur les registres. On demanda au primicier de priver le coupable de ses droits de docteur et on décida que nul ne serait désormais nommé agrégé qu'il n'eût auparavant donné son repas. Les nombreuses recommandations qui sont faites et sans cesse renouvelées de n'accorder les grades qu'au savoir et toujours en présence d'au moins deux agrégés, semblent témoigner des abus qui devaient exister. Les grands personnages, les dignitaires ecclésiastiques s'attribuaient au début le droit de délivrer des parchemins. L'Université protesta auprès du Saint-Siège et il fallut une bulle pour interdire cette pratique.

Quand les agrégés eurent enfin seuls le droit d'accorder les diplômes, il est probable qu'ils se contentèrent souvent d'examens fort sommaires. On venait, en effet, à Avignon, juste pour prendre ses grades; on voit souvent l'immatriculation suivie de très près, de quelques jours, par l'obtention de la licence, du doctorat, des deux en même temps, parfois. Ceci n'était d'ailleurs pas particulier à l'Université d'Avignon. Il en allait de même dans bien d'autres écoles,

dans certaines, on vous faisait docteur en huit jours, même Montpellier ne se défendit pas toujours de pareils usages. La Faculté de Paris, seule, resta toujours plus rigoureuse.

C'est alors que les édits de Louis XIV, en 1707 essayèrent de régler et d'unifier l'organisation de l'enseignement dans toutes les écoles. Avignon n'y était pas soumise. Etat du Pape, son école ne relevait que de celui-ci ; mais ses docteurs jouissaient du privilège d'exercer dans tout le royaume ; elle tint donc à se conformer aux édits et sans se dégager de l'autorité religieuse, elle s'organisa de plus en plus, comme les autres facultés françaises. Les édits interdisaient l'exercice de la médecine à tout individu non gradué « aux religieux et aux mendiants » sous peine d'amende. Ils enjoignaient aux élèves l'assiduité aux cours d'anatomie et de pharmacie galénique et chimique et aux démonstrations des plantes. Tout étudiant en médecine devait être désormais maître ès-arts donc, avoir fait deux ans de philosophie. Il ne pouvait être admis à aucun grade dans une Faculté avant d'y avoir étudié au moins pendant un an. Il ne pouvait quitter une faculté pour une autre s'il y avait été refusé à un examen avant d'avoir réparé cet échec. Les étrangers pouvaient prendre leurs degrés dans les écoles de médecine, mais sans avoir le droit d'exercer en France. Désormais, il fallait faire trois ans d'études, avoir des attestations régulières, il y avait un examen à la fin de chaque année ; trois thèses, à soutenir, une pour chacun des trois grades ; les inscriptions étaient gratuites, mais les grades restaient toujours onéreux. Enfin, Louis XIV se souciait de l'enseignement, imposait les études d'anatomie et de botanique, proposait une organisation d'enseignement clinique.

Avignon se conforma à ce programme, son école s'était donnée une chaire d'anatomie en 1677, on avait ensuite dési-

gné un régent, celui-ci devait être élu chaque année. Il devait enseigner une fois chaque jour dans les classes de la Faculté de Médecine et non point « dans sa maison ni ailleurs ». Il était assisté d'un démonstrateur chargé de la partie pratique, c'était en général un chirurgien. Il fallait aussi un local ; on fit construire un amphithéâtre en bois avec la table pour servir « aux anatomies ». Tout cela aux frais de l'Université. Enfin, on entra en pourparlers avec l'hôpital Sainte-Marthe, et il fut convenu qu'on recevrait « deux corps tous les ans, ung d'homme et ung de femme » à charge de recueillir les ossements, de les enterrer religieusement et de faire dire des messes. L'enseignement de l'anatomie à Avignon connut quelques grands noms : André du Laurens y prit ses grades et y enseigna quelque temps. Il fut plus tard premier médecin du roi Henri IV et nommé professeur royal à Montpellier avec la chaire d'anatomie. Joseph Guichard du Verney dont l'enseignement fut célèbre à Paris, fit à Avignon un cours libre d'anatomie. Plus tard les anatomistes manquant le conseil de la Faculté décida que chaque agrégé serait à son tour chargé de cet enseignement pendant un an.

Pour se conformer aux édits de 1707, l'Ecole de Médecine essaya d'établir un enseignement de la botanique ; l'étude des simples jouait alors un grand rôle en thérapeutique. L'Ecole de Salerne avait été célébré jadis par son jardin de botanique. Henri IV avait créé à Montpellier, la première chaire et un jardin de botanique ; cette chaire avait été donnée à Pierre Richer de Belleval qui était docteur et agrégé d'Avignon.

L'article xxiii des édits de Louis XIV disait que « les professeurs de facultés établis dans les villes où il n'y a point encore de jardin des simples, seront tenus de faire deux fois l'année à leurs écoliers des démonstrations des plantes usuel-

les tirées des jardins particuliers et de les mener herboriser à la campagne au moins quatre fois par an ».

Avignon voulant posséder un jardin botanique s'adressa au pape. Donation du terrain lui fut faite, mais il fallait l'organiser, l'entretenir, payer un régent. La Faculté demanda l'autorisation de prélever une taxe sur les communautés du Comtat. Il s'éleva aussitôt une tempête de protestations. On se plaignit que pour avoir des médecins « il n'était pas nécessaire d'avoir recours ailleurs qu'à la fameuse Université de Montpellier où il y en a de plus doctes et un plus grand nombre qu'on n'en prétend à Avignon et d'autant mieux parce que les habitants du comtat iront toujours plus volontiers à Montpellier qui n'en est éloigné que de deux journées, non seulement parce qu'on y apprend mieux, mais encore parce qu'il en coûte moins qu'à Avignon où l'on ne recherche jamais que de nouveaux moyens de s'attirer toujours plus de revenus... ».

Et plus loin il est dit que « l'avidité de la plupart des docteurs agrégés à cette Université a été cause qu'il faut maintenant tripler la dépense du doctorat car il n'y a pas vingt ans qu'il ne coûtait que cinquante écus de passer docteur et il en faut aujourd'hui plus de 150... ». Et l'on conclut qu'il faudrait mieux supprimer tous les docteurs d'Avignon.

Le pape ayant refusé d'accorder de nouvelles taxes, la Faculté s'adressa à la Ville et demanda qu'on lui octroya tout le domaine dont faisait partie son terrain, afin qu'avec les revenus on puisse entretenir le jardin. Nouveau refus. Jusqu'en 1717 on se contenta donc de quelques leçons faites par les agrégés et d'herborisations dans la campagne, mais le terrain octroyé par le pape avait pendant ce temps donné des revenus. On décida alors de nommer un régent de botanique qui serait payé avec cet argent. Quant à l'établissement du

jardin on n'y renonçait pas. Le terrain fut vendu. Afin d'en acheter un autre et pour se procurer des fonds, on décida que chaque nouvel agrégé au lieu de payer une taxe à chacun de ses juges, payerait une somme totale de 500 livres qui reviendrait à la Faculté. Cela se pratiquait sous le nom d'abonnement pour les agrégés de droit qui chacun payait à son élection 2.500 livres. Avec cet argent on pu donc acheter un nouveau terrain. Il fut organisé en trois ans et à partir de 1746 les étudiants vinrent y herboriser; on l'appela désormais le jardin des médecins.

On commença aussi à faire un herbier. Ils étaient alors fort à la mode, sous le nom de jardin sec ou de jardin d'hiver. Le jardin botanique fonctionnait donc tant bien que mal, mais il y eut bientôt de nouvelles réclamations. La situation du terrain était mauvaise, très exposées au vent impétueux de la vallée du Rhône : les plantes souffraient; le fleuve débordait souvent; à la moindre crue les eaux envahissaient le jardin et le dévastaient. On envoya des suppliques au pape; elles restèrent sans réponse et il n'y eut pas d'autre jardin. Celui-là fut vendu plus tard comme bien national.

Bien que l'enseignement clinique n'ait guère existé avant la Révolution, les édits de Louis XIV s'en souciaient pourtant et on en trouve une ébauche à Avignon. Les consultations sur le parvis des chapelles étaient en usage depuis longtemps.

Les écoliers venaient y assister. A l'hôpital Sainte-Marthe, les étudiants avaient le droit d'entrer librement dès le XVII^e siècle et voici une plainte portée en 1701 sur les registres des délibérations de l'hôpital qui prouve que les visites étaient quelquefois assidûment suivies.

« Messieurs les recteurs ayant appris que les femmes malades se plaignoient de ce que depuis que Monsieur Char-

don est entré au service, il fait toujours sa visite accompagné de cinq ou six jeunes docteurs ou étudiants en médecine qui les interrogeoient et leur tatoient le pouls ce qui leur faisoit une très grande pesne et même de dire leurs maux, ces jeunes mssieurs étant toujours présents et pouvant ouïr ce qu'elles disoient au médecin. A ces fins les dits sieurs recteurs pour délivrer les dites pauvres femmes de la pesne que ça leur faisoit ont prié le dit sieur Chardon de ne se laisser accompagner à la Salle des Femmes par aucun jeune docteur ou étudiant en médecine mais de faire sa visite avec les seuls garçons de l'hôpital ». Il ne devait alors guère être facile de faire de l'enseignement clinique.

La Faculté d'Avignon eut pendant presque toute son existence des démêlés avec les autres écoles françaises et c'est une longue histoire que celle des procès qu'elle soutint.

Avignon était Etat du Pape. En 1768, Louis XV l'annexa au grand détriment de l'Université qui de ce jour ne toucha plus les taxes qu'elle prélevait sur les communautés du comtat Venaissin. Mais au bout de six ans, Avignon revint au pape. Ce n'est que la Constituante qui la rattacha définitivement à la France. Les docteurs d'Avignon n'avaient donc le droit d'exercer dans tout le royaume que parce que François I^{er} avait donné à la ville le titre de « Regnicole » ; ce titre, les rois qui s'étaient succédés le lui avaient conservé ; mais les facultés voisines ne l'entendaient pas ainsi, elles se rappellèrent toujours qu'Avignon était étrangère pour lui chercher querelle.

Avignon avait d'ailleurs commencé en attaquant Orange. Ces écoles étaient trop proches pour n'être pas ennemies. Orange gênait Avignon. Elle était protégée par ses princes ; ses docteurs en recevaient de nombreux privilèges ; elle attirait les écoliers qui venaient du Comtat. Avignon l'attaqua

auprès du pape, le prétexte était facile à trouver ; elle soupçonna son orthodoxie. Les princes d'Orange avaient embrassé la Réforme. Ils avaient enlevé à l'évêque le droit de nommer les agrégés et les choisissaient eux-mêmes moitié parmi les catholiques et moitié parmi les protestants. Avignon soutenue par son archevêque, Jules de la Rovère qui était neveu du pape fit si bien qu'elle obtint la mise en interdit d'Orange et de son école. Il était défendu aux habitants d'Avignon et du comtat d'aller y prendre ses grades.

Mais Avignon fut bientôt attaquée à son tour et c'est avec Aix que la lutte devait être acharnée. Les règlements de cette ville imposaient à tout gradué d'une autre Université qui voulait venir y exercer, de faire lecture publique pendant six mois dans son école. Aix ne manqua point de tracasser à ce sujet les docteurs d'Avignon. Ceux-ci sollicitèrent alors du roi confirmation de leurs privilèges. Le roi était mineur. Il y eût bien des objections, bien des difficultés. Enfin, les lettres patentes furent accordées. Elles furent reçues et lues avec des transports de joie par les agrégés réunis en séance solennelle. Tous prêtèrent le sermen de fidélité au roi et le rendirent obligatoire désormais pour chaque nouveau gradué. Les lettres furent enregistrées aux Parlements de Paris, de Toulouse, en Provence et en Bourgogne.

Entre temps le duc de Savoie accordait le même privilège dans ses états aux docteurs d'Avignon.

Mais bientôt à Auxerre, quelques médecins voulurent interdire l'exercice de la médecine à tous ceux qui n'étaient pas gradués de Paris ou de Montpellier. Parmi ceux qui étaient lésés par cette mesure, beaucoup étaient d'Avignon. La Faculté protesta. Grâce à l'appui du pape et le nonce aidant, un arrêt du Parlement de Paris fut rendu en faveur des médecins d'Avignon.

Puis, à nouveau procès à Narbonne. Ici pour une question de préséance. Certains veulent que les gradués de Montpellier et de Toulouse aient le pas sur ceux des autres écoles. Nouvelle protestation. Il faut encore un arrêt du Parlement réglant la préséance sur l'ancienneté et sans tenir compte de l'école.

Aix revient bientôt à la charge. Elle prétend qu'un certain médecin d'Avignon n'a pas fait les six mois de lecture imposés, et elle veut le condamner à payer une amende. Le médecin intéresse Avignon à sa cause et peut prouver qu'on ne lui a pas donné de réponse lorsqu'il s'est offert à remplir les conditions du règlement. Ordonnance est rendue et Aix perd son procès.

Cette fois c'est à Paris que la dispute a lieu. Certains médecins de Montpellier pratiquent à Paris avec retentissement, les médecins parisiens veulent interdire aux gradués de Province l'exercice de la médecine dans leur ville. Les provinciaux se constituent en Chambre Royale, sous la présidence du premier médecin du roi. Le roi leur est d'abord favorable et prend des dispositions en leur faveur. Mais bientôt un jugement casse et annule ces dispositions. La Chambre des provinciaux est dissoute. Tout est remis en cause. Avignon intéressée dans l'affaire fait agir à Rome. Le nonce plaide sa cause. Enfin, ordonnance favorable aux provinciaux est rendue.

Les plus dures années furent quand Louis XIV en mésintelligence avec le Saint-Siège enleva à Avignon sa qualité de Regnicole. Alors Valence, Aix s'empressèrent de déclarer étrangers les médecins venus d'Avignon. Elles les poursuivent, les font payer taxes et amendes. C'était un désastre pour l'Université d'Avignon. Ce n'était pas le combat qui pouvait lui envoyer un assez grand nombre d'élèves ni offrir

un suffisant débouché à ses docteurs. Heureusement qu'en 1698 des lettres patentes lui rendirent son titre de Regnicole. Elles furent accueillies avec une joie débordante.

Dans un nouveau procès interviennent cette fois les facultés de Valence et de Bezançon; toutes deux, celle de Bezançon surtout étaient fondées de fraîche date et c'étaient des gradués d'Avignon qui y avaient été les premiers professeurs. C'est pourtant Bezançon qui au cours du procès trouve à lui faire ce reproche : que les grades y sont accordés avec trop de complaisance et souvent à l'argent. Mais Louis XIV était à ce moment devenu favorable à Avignon. Il venait de révoquer l'édit de Nantes. Il rendait un arrêt pour que, au cas de maladie, le médecin s'assurât que son patient était catholique et fit venir le prêtre, pour que les étudiants ne puissent se faire inscrire qu'après attestation de bonne catholicité. C'était là même l'esprit de l'école d'Avignon qui, en outre, sut faire un habile étalage de son dévouement au roi.

Mais Aix décidément tolérait mal sa voisine. Malgré ses insuccès répétés elle lui cherche encore une autre querelle. L'enregistrement des diplômes se faisait moyennant une taxe versée au trésor. Aix veut que les médecins d'Avignon qui viennent exercer sur son territoire fassent enregistrer leurs diplômes à son greffe. Avignon proteste et encore une fois à gain de cause.

Une autre affaire vient en Poitou : son titre est contesté à un médecin d'Avignon parce que d'école étrangère. Aix sait que l'attaque ne vaut rien sur ce point, mais elle saisit l'occasion d'accuser Avignon d'inobservance aux règlements royaux. Au lieu de trois ans on n'y fait que deux ans d'études, on n'y passe ni baccalauréat ni licence : ce n'était sans doute pas absolument faux, mais cela se pratiquait de la sorte dans bien d'autres écoles; ce fut du moins la défense

invoquée par Avignon. L'argument parut mauvais car le docteur en question fut bel et bien cassé. Ce mauvais procès coûta beaucoup à la Faculté d'Avignon et lui laissa quelque inquiétude.

La série n'était pas heureuse, car bientôt à Auxerre un arrêt renvoie un médecin licencié d'Avignon devant la Faculté de Paris pour y être examiné. Le médecin envoie une pétition signée des noms de personnages importants. Il essaye d'intéresser Avignon à son sort, mais cette école devenue prudente depuis qu'elle sait qui lui en coûte cher parfois, hésite, attend, enfin elle se décide à soutenir son élève. Elle fait intervenir le vice-légat sans succès. Le malheureux candidat dût repasser devant la Faculté de Paris qui se montra sans indulgence. Voici le récit qu'il donne de son examen : on lui enjoint d'abord de ne pas répondre en français aux « interrogats latins » qui lui sont faits ; « ils excitent à dessein une rumeur aussi vive qu'indécente. Le trouble s'empare de moi, je me trouve mal, on me conduit avec peine hors de la salle, la Faculté reste assemblée et j'ai su depuis qu'elle avait donné son avis d'incapace ».

Avignon eut quelques années de paix après avoir obtenu encore une fois gain de cause en faveur de ses diplômés auprès du Parlement de Paris.

Au XVII^e siècle l'Ecole de Médecine d'Avignon connut enfin une ère de tranquillité et de prospérité. Elle se libéra tout à fait de la tutelle de la Faculté de Droit.

Un de ses agrégés, Esprit-Claude-François Calvet, chargé successivement de l'enseignement de la thérapeutique, de la pathologie, de la physiologie est resté célèbre dans Avignon auquel il légua sa bibliothèque et ses importantes collections.

Ce fut un esprit curieux, sinon un médecin remarquable autrement que par son scepticisme en ce qui concerne l'art

de guérir : « Il n'a jamais eu une très grande confiance aux remèdes qu'il redoute ni aux médecins qu'il respecte et il conseille fortement à la postérité d'après son exemple de recourir plutôt à la nature qu'à l'art et de ne pas oublier que c'est un vieux médecin qui parle ».

On lui doit aussi cette boutade : « une consultation de plusieurs médecins, surtout pour un malade important, est toujours dangereuse, souvent funeste, mais communément risible ».

Esprit universellement cultivé, il fut surtout un collectionneur fervent. Toute son ardeur fut pour sa bibliothèque : « Appelé par goût à l'étude et au célibat » Calvet esquisse le programme de sa vie en ces quelques lignes : « La vraie médecine, l'art de faire vivre ne consiste que dans une conduite sage et retenue, des attentions sur soi-même, un régime sobre et choisi, et surtout s'éloigner soigneusement des passions, le choix réglé, modéré, d'une habitude de travail ».

Mais la tourmente de la révolution devait venir troubler cette quiétude ; pourtant ami du repos, Calvet garda toujours une prudente réserve. Plus tard, il résumera ainsi sa pensée politique : « Il y aura toujours des républicains et des royalistes, puisque toujours les uns ont opiné pour la République, les autres pour la monarchie, d'où je conclus qu'on devrait s'abstenir de donner à ces opinions plus d'importance que n'en exigent les doutes politiques. Je voudrais par conséquent que tout homme applaudit à la nature du Gouvernement sous lequel il est né et que les différentes opinions qui pourraient s'élever là-dessus étant traitées aussi froidement qu'un problème de géométrie, on ne mit dans cette discussion que la curiosité d'un système et non pas l'animosité d'un parti ». Cela certes était fort sage, mais tant de sereine philosophie devait paraître suspecte en 93. Malgré sa prudence et sans

doute à cause de sa tiédeur, Calvet fut inquiété. Il dût peut-être à sa profession d'échapper à la guillotine. Les soldats mouraient en grand nombre à Sainte-Marthe, on se souvint qu'il était médecin, on avait besoin de lui, on le remit en liberté.

L'ordre revenu, Calvet finit à Avignon une longue vieillesse de collectionneur.

Mais cette Université d'Avignon dont il était l'un des maîtres, ne devait pas se rouvrir. Pourtant elle avait connu des époques prospères. Sa faculté de médecine, la plus déshéritée des quatre, alla jusqu'à compter 94 étudiants en une année, c'était beaucoup quand de grandes écoles n'en comptaient quelquefois pas plus de cent. Puis, sous l'influence des idées philosophiques du XVIII^e siècle on l'accusa d'être rétrograde, d'esprit gothique et barbare. Et déjà, avant 89, elle commença à périliter lentement. Quelques réformes furent essayées sous la poussée des idées révolutionnaires. L'autorité de l'évêque n'est plus reconnue; on lui ôte le droit de conférer les grades.

Même avant l'annexion le peuple d'Avignon adopte la constitution et exécute les décrets émanés de l'Assemblée Nationale. On supprime les titres de noblesse quand leur abolition est votée et avec eux disparaît le titre de « nobilis » accordé aux docteurs.

En 1788, il y avait encore eu quelques gradués. Mais en 89 un seul étudiant était venu s'inscrire. En 90, on fait encore imprimer et afficher un programme d'études, mais il n'y a plus d'élèves; les maîtres sont dispersés. En 92, l'Université remet sa masse d'argent sur réquisition. La salle des études est vendue à la chandelle, puis le jardin botanique en 93.

Quand les décrets de la Convention du 8 août et du 15 septembre 1793 supprimèrent officiellement toutes les Universités françaises, la Faculté de Médecine d'Avignon n'existait déjà plus.

CONCLUSIONS

- I. — Les papes au XIV^e siècle essayèrent de créer à Avignon une école de médecine mais sans succès.
- II. — Par contre, ils attirèrent dans cette ville des médecins célèbres en particulier Guy de Chauliac « Père de la Chirurgie française » dont l'œuvre fut capitale pour l'enseignement de la chirurgie et reste un témoignage intéressant de la médecine de son époque.
- III. — La Faculté de Médecine se développa enfin au XVI^e et XVII^e siècle.
 - 1^o Elle s'organisa sur le même plan que les autres écoles françaises et plus tard, d'après les édits de Louis XIV.
 - 2^o Comme elles, elle n'enseigna d'abord que par le commentaire des textes des anciens, puis créa une chaire d'anatomie, une chaire et un jardin de botanique.
 - 3^o Les questions de cérémonial, de préséance, y tinrent une grande place. Les abus y furent nombreux ; on l'accusa d'accorder ses grades à la faveur ou à l'argent.
- IV. — Université pontificale, elle n'était pas française, mais ayant reçu de François I^{er}, puis des rois ses successeurs, le titre de « Regnicoles », ses docteurs avaient le droit d'exercer dans tout le royaume. Ce fut une

source de discordes, les autres facultés, surtout ses voisines ne voulurent pas toujours reconnaître aux gradués d'Avignon, le droit de pratiquer la médecine sur leur territoire. Elle eut alors à soutenir de nombreux procès et dût souvent faire appel au roi.

V. — Elle fût officiellement supprimée par un décret de la Convention en 1793, avec les autres facultés françaises.

Vu le Doyen,

Vu le Président,

ROGER.

MÉNÉTRIER.

Vu et permis d'imprimer
Le Recteur de l'Académie de Paris,
P. CHARLETY.

BIBLIOGRAPHIE

LAVAL. — Histoire de la Faculté de Médecine d'Avignon, 1889.

LAVAL. — Cartulaire de l'Université d'Avignon.

NICAISE. — Guy de Chauliac. La Grande Chirurgie, 1890.

BAYLE. — Les médecins à Avignon au Moyen-Age, 1882.



